

# Le Canada Musical.

VOL. 4.]

MONTREAL, 1ER AVRIL 1878.

[No. 12.

Vers dits par M. Mounet Sully, artiste de la Comédie-Française, le 6 janvier 1878, au Concert du Châtelet, entre la 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> partie de la *Damnation de Faust*.

## A HECTOR BERLIOZ.

Voici que tout Paris célèbre ta mémoire,  
O sublime rêveur trop longtemps méconnu !  
La lumière s'est faite et ton jour est venu  
Et tu sors du dédain pour entrer dans la gloire !

A ton dernier soupir rien ne t'a consolé,  
Mais, si ton cœur blessé rendit ta fin plus proche,  
Pour tes vieux ennemis tu n'ous pas de reproche,  
Tu plains simplement ceux qui t'avaient sifflé !

Pourtant, ô Berlioz, quand on a ton génie,  
C'est un amer destin de rester incompris  
Et de voir près de soi, comme par ironie  
Triompher sans efforts tant de petits esprits !

.....

Est-ce assez maintenant de ta gloire posthume  
Pour nous faire oublier tes injustes douleurs ?  
Est-ce assez, pour nos jours passés dans l'amertume,  
Sur la tombe où tu dors de jeter quelques fleurs ?

.....

Non ! — le néant ne prend que les êtres vulgaires,  
Et quand nous entendons tes surprenants accords,  
Songeant aux impuissants qui t'insultaient naguères,  
Nous avons pitié d'eux car ils sont les vrais morts !

.....

Ah ! tu sus à ton art te donner tout entier,  
Et tu vouas ta haine à ces âmes glacées  
Qui font de l'idéal un vulgaire métier,  
Et dont aucun amour n'échauffe les pensées !

.....

C'est pourquoi te voilà désormais immortel,  
Comme tout ce qui vit dans l'immense nature,  
Comme l'aube qui luit et le vent qui murmure  
Comme les astres d'or qui fourmillent au ciel !

Comme le vaste essaim des passions humaines,  
Comme l'amour, hélas, et comme la douleur !  
Tu fais revivre en nous nos bonheurs et nos peines,  
Et chacun trouve en soi les accents de son cœur !

Puisse le douloureux souvenir de ta vie,  
O farouche lutteur, ô vieux maître indompté,  
Animer au combat les artistes qu'on nie  
Et rendre plus sauvage encore leur volonté !

Ou plutôt, Berlioz ! aux époques futures  
Inspire le respect d'apôtres comme toi,  
Et sauve pour toujours des pleurs et des tortures  
Tous ceux qui défendront leur génie et leur foi !

Fais nous un cœur plus doux dans un esprit plus ample,  
Brille sur l'avenir à travers le tombeau,  
Et reste parmi nous comme un dernier exemple  
Des victimes de l'art et des martyrs du beau !

CHARLES GRANDMOUGIN.

## MEHUL<sup>(1)</sup>.

Peu de personnes l'ont connu aussi intimement que moi. Dès dès notre première jeunesse, goûts, travaux, plaisirs, opinions, affections même, tout a été commun entre nous, tout jusqu'au malheur, car, par une espèce de sympathie que l'éloignement n'a pu détruire, si depuis deux ans nous souffrions pour des causes différentes, du moins souffrions-nous simultanément. Je devrais dire, avons-nous souffert, car ses peines sont finies. Il n'en est pas ainsi des miennes ; mais c'est un soulagement pour moi que de m'entretenir de cet homme si regrettable à tant de titres et de publier de lui ce que j'en sais. Je le dirai sans réticence ; l'amitié n'en commande aucune à ma véracité. Je n'écris qu'une notice, je l'affirme d'avance à ceux qui pourraient n'y voir qu'un éloge.

Etienne-Henri (2) Méhul naquit en 1763, à Givet. Dès l'âge de douze ans, il était organiste à l'abbaye de la Val-Dieu, c'est là qu'il apprit la composition. A seize ans, il vint à Paris, où il donna quelque temps des leçons de piano, après en avoir reçu d'Edelman, musicien habile, à qui notre scène lyrique doit l'acte d'*Ariane*.

Gluck opérant alors une grande révolution dans la musique française. C'est par cet homme de génie que Méhul fut initié dans les secrets d'un art dont il avait aussi le génie.

Quelques succès obtenus au concert spirituel firent bientôt concevoir du talent de Méhul des espérances, que son opéra d'*Euphrosine* a surpassées.

Je me rappelle encore l'impression que produisit ce bel ouvrage, où tous les genres de style sont employés par un talent supérieur dans tous les genres. Le public tombait de surprise en surprise, il ne concevait pas qu'il fût donné à un homme de passer avec cette facilité du gracieux au sévère, du plaisant au pathétique, du touchant au terrible, et d'atteindre, dans tous les sens, les bornes de l'art en l'étendant.

Le grand-opéra de *Coru et Aonzo*, représenté après *Euphrosine*, n'obtint pas autant de succès. On se sera sans

(1) Cette notice écrite en 1817, à l'époque de la mort de Méhul, fait partie des *Œuvres d'Antoine-Vincent Arnault* (Paris, Bossange, 1827, t. V, p. 461). L'auteur, proscrit bonapartiste, habitait alors la ville de la Haye, où il était caché, il avait été l'ami et le collaborateur du grand musicien que la France venait de perdre (18 octobre 1817), et personne ne pouvait en parler mieux que lui. Fétis n'a pas connu sans doute la notice d'Arnault, car il ne la cite pas dans sa *Biogr. univ. des musiciens* (t. VI p. 55).

(2) Nicolas (et non Henri) conformément à l'acte de naissance de Méhul, publié dans le *Guide musical* du 26 juillet 1877.